



Jeanne et le garçon formidable

de Olivier Ducastel

Fiche technique

France - 1998 - 1h38
Couleur

Réalisateurs :
Olivier Ducastel
Jacques Martineau

Scénario :
Jacques Martineau

Montage :
Sabine Mamou

Musique :
Philippe Miller

Interprètes :
Virginie Ledoyen
(Jeanne)

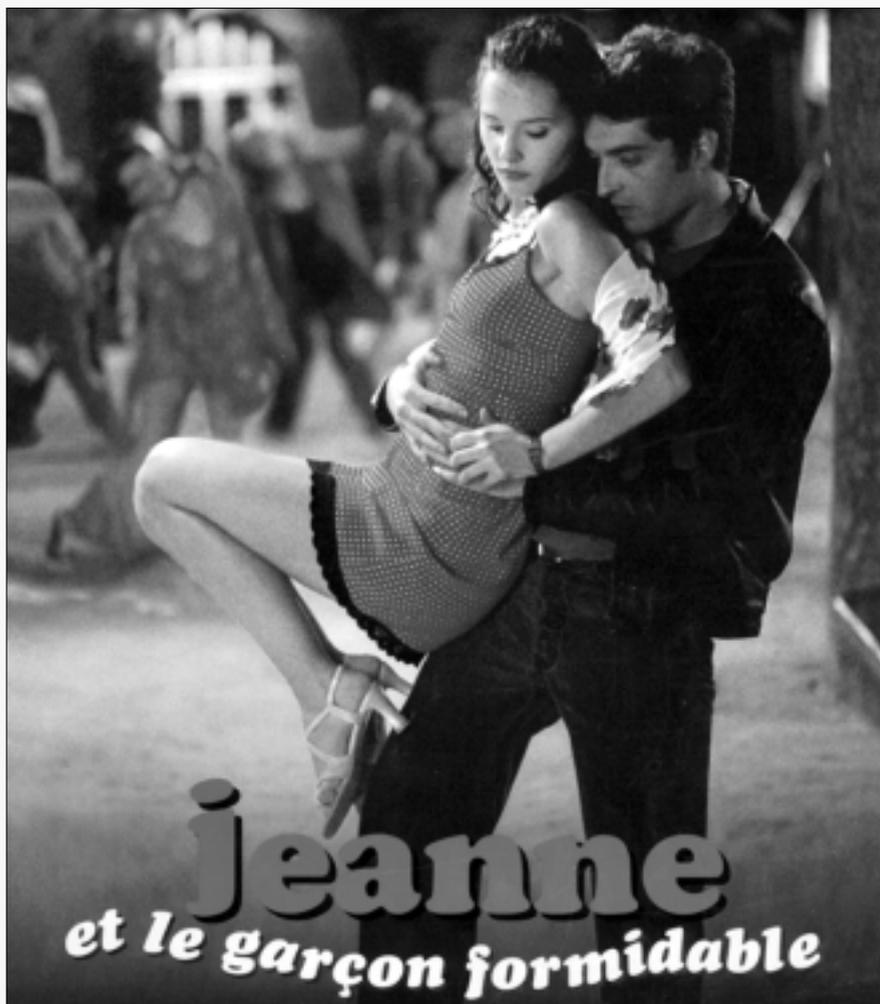
Mathieu Demy
(Olivier)

Jacques Bonnaffé
(François)

Frédéric Gorny
(Jean-Baptiste)

Laurent Arcaro
(Le courrier)

Valérie Bonneton
(La sœur Sophie)



Résumé

Standardiste dans une agence de voyages, Jeanne est volage. Ivre de soleil, elle butine le plaisir, d'un homme à l'autre, comme une radieuse abeille. Elle fait son miel de leurs caresses, de la douceur de leur peau. Elle chante l'amour, et voilà qu'un beau jour, un très beau jour, l'amour l'enchanté : dans une rame de métro, au hasard d'un cahot, elle «tombe» sur Olivier. Mais ce «garçon formidable», le garçon de sa vie, est guigné par la mort. Il est séropositif...

Critique

Sur le sida, c'est le film que l'on n'attendait plus. Sur l'amour, c'est le film que l'on n'attendait pas. Et c'est une surprise d'autant plus merveilleuse que dans ce film (...) les maux de la mort sont les mots de l'amour. (...) **Jeanne** est un film sans papier, sans identité, sans précédent, qui sait faire de toutes ces privations une revendication dangereuse. Autrement dit, un film qui a su rendre sa colère intelligente et joyeuse sans qu'elle cesse pour autant d'être dérangée et dérangeante. (...)

Gérard Lefort

Libération-mercredi 22 avril 1998.

L E F R A N C E

www.abc-lefrance.com

Passé la première séquence du film, le spectateur dispose d'une certitude et d'une interrogation (...). La certitude est qu'on vient d'assister au début d'une comédie musicale enjouée et coquine, ce qui, dans le paysage du cinéma contemporain, n'est pas banal. L'interrogation porte sur la capacité du film à tenir semblable pari. La deuxième séquence est elle aussi chantée, par Jacques Bonnafé à Virginie Ledoyen ; il lui parle de l'amour, et du sida. Là on se dit que ces Ducastel et Martineau, (...) poussent un peu loin le bouchon. Et en même temps on ne peut pas ne pas être saisi par l'émotion précise et simple qui émane de la scène, grâce à la justesse des mots employés, à l'attention avec laquelle les cadres et les distances sont choisies, les gestes mesurés - ou démesurés -, les couleurs, les décors, les éléments de costumes assemblés. Pour tenir, vaille que vaille, cette gageure d'une comédie musicale « sur » (comme on dit) le sida. Mais d'abord, et enfin, une splendide histoire d'amour.

Une histoire qui se construit en allant du simple au compliqué, du petit au grand, en commençant par les détails, pour toucher à l'amour, la mort, les garçons et les filles (...) en douceur, sans pathos ni prêche. (...) L'important, il est dans la confiance culottée que Ducastel et Martineau font au cinéma, dans l'audace de tenter les aventures d'images et de récit les plus improbables. Ils ne les réussissent pas toutes. Et alors ? (...)

Les conventions de la comédie musicale passent remarquablement là où elles devraient paraître plus artificielles : dans les scènes intimistes. Grâce à une réalisation fluide et proche, qui accompagne le mouvement des corps, joue en souriant sur la distance aux mots, volontiers lestes, et met en place les voiles de la pudeur envers ce qui est difficile à regarder et à entendre : pas les corps, ni les paroles du désir, mais la douleur et la maladie, l'impuissance et la rage contre l'impuissance. Le film n'a pas la force noire de **Encore/Once More**

tourné par Paul Vecchiali, sa mise en scène n'en est pas moins affirmation de choix, politiques et artistiques. **Jeanne et le Garçon formidable** ne marche pas à la nostalgie du musical comme **Tout le monde dit « I Love you »**, de Woody Allen ni n'en pervertit les codes comme **On connaît la chanson**, d'Alain Resnais. (...) Le murmure seul convient pour fredonner cette vérité (...) : ça vaut le coup de vivre.

Jean-Michel Frodon
Le Monde - Jeudi 23 Avril 1998.

Bien sûr, en voyant cette comédie musicale française, on ne pourra s'empêcher de penser à Jacques Demy (...). Et incontestablement, Olivier Ducastel et Jacques Martineau revendiquent cette filiation dès le début du film, qui s'ouvre sur la porte tournante d'une agence de voyages, promettant des va-et-vient et des chassés-croisés que le réalisateur des **Demaiselles de Rochefort** mettait en scène avec une virtuosité exemplaire. Il y a d'autres parentés avec l'univers de Demy, à commencer par celle bien en chair et en os, que crée la présence de Mathieu Demy (fils du cinéaste) dans le rôle d'Olivier, le personnage masculin principal. Et l'on retrouve les mêmes thèmes chers au cinéaste nantais, notamment la quête du partenaire idéal, que Jeanne mène dès sa première chanson, même si c'est d'une manière très différente des romantiques jumelles de Rochefort : Jeanne a beaucoup d'amants et un appétit sexuel insatiable et revendiqué. Cela n'a rien d'étonnant : plus de trente ans et une révolution sexuelle ont passé. C'est là la grande force de **Jeanne et le garçon formidable** : s'inscrire dans son époque et prouver combien la comédie musicale est aujourd'hui capable (...) de saisir quelque chose de l'air du temps. On peut dire sans hésiter qu'Olivier Ducastel et Jacques Martineau ont su tisser des liens nécessaires entre leur

époque et le genre pourtant quelque peu tombé en désuétude. Chez eux, la comédie musicale prend à bras-le-corps notre monde et devient un matériau unique pour exprimer ses espoirs, ses tragédies, ses rêves et ses désillusions, observés sous deux angles essentiels : le sida et le rapport à la cité.

Savoir vivre avec la maladie du siècle, trouver sa place et ses mots dans une société en mal d'intégration et d'engagement, autant de questions qui s'expriment avant tout par le corps et la parole, qui ne sont jamais tant liés que dans la chanson et la danse. Dans l'acte de chanter, le corps s'investit plus énergiquement que dans l'acte de parler : le langage s'approprie le corps. Dans le cas de la danse, c'est le corps qui s'approprie le langage, qui devient langage. C'est en se rappelant ces évidences que l'on mesure la force du projet cinématographique de **Jeanne et le garçon formidable**, qui donne au personnage principal d'une comédie musicale un corps atteint du sida qui finit par se taire et tomber en poussière. (...) C'est de cette utilisation paradoxale du genre que jaillit en grande partie la force d'émotion et d'expressivité de **Jeanne...**, qui forge dans le matériau même de la comédie musicale les malaises d'une génération. Dans les films de Demy, on jouait sur les mots avec une grande liberté d'esprit et désinvolture, n'hésitant pas à flirter avec une certaine facilité déconcertante. Dans **Jeanne et le garçon formidable**, on cherche des mots qui échappent et ne sont plus joyeusement et ludiquement interchangeables (...). Standardiste, Jeanne utilise des mots impersonnels, et François, après avoir chanté la tragédie de son ami mort du sida, a peur d'avoir « glacé la conversation ». On a beau être dans une comédie musicale, il n'est guère facile ici de badiner avec les mots. Jeanne est une fille pressée, dans le mouvement insouciant des aventures amoureuses légères et sans lendemain. Jeune, belle, gaie et

libérée, elle est en quelque sorte le personnage modèle d'une comédie musicale des années 90. Mais le film n'aura de cesse de mettre à l'épreuve ce joli brin de vie, transformant sa ronde des amours en course contre la mort. D'emblée, ce feu follet est placé en situation duelle, son travail de standardiste la condamnant à l'immobilisme. Mais ce sont des coups d'arrêt plus tragiques qui vont bousculer sa vie. Refoulée à l'entrée d'une salle de cinéma qui affiche complet, elle se voit chanter la tragédie du sida par François, lors d'une promenade au fil de l'eau où Jeanne ne danse ni ne chante : elle écoute. D'autres obstacles enraieront son parcours: la manifestation d'Act-Up, qui la fait arriver en retard à son rendez-vous avec Olivier, et l'annonce de la maladie de celui-ci lors d'une «Java du séropo», qui sera leur unique danse ensemble. Par la suite, leurs lieux de rencontre ne seront guère propices à la danse : le lit du petit déjeuner dominical, puis, plus tragiquement, celui d'un lit d'hôpital. **Jeanne et le garçon formidable** est une bien curieuse comédie musicale, où la danse révèle une force mélancolique lors d'un « Tango du malaise », au cours duquel Jeanne, se rendant compte que ce n'est «pas sa place de danser avec des bourgeois», décide de quitter son petit ami Jean-Baptiste, promis à une brillante carrière de commercial. Cette scène est d'autant plus symptomatique que la chanson de Jeanne est un monologue intérieur. Repoussée dans ses retranchements, la comédie musicale est utilisée de manière inhabituelle : le chant n'est pas un mouvement d'extériorisation de ses sentiments, une ouverture à l'Autre. D'origine modeste, Jeanne trouvera son «garçon formidable» dans la même couche sociale que la sienne. Cette fracture sociale s'exprime par ailleurs dans le rapport à l'engagement, le parti pris le plus marquant de Ducastel et Martineau étant de ne pas avoir fait des scènes de manifestations - pourtant potentielle-

ment les plus lyriques et les plus chorégraphiques - des scènes chantées et dansées.

C'est que l'articulation du collectif et de l'individuel se révèle problématique, et le début du film est à cet égard trompeur. On aperçoit très nettement des silhouettes passant à l'arrière-plan, derrière les vitres de l'agence de voyages dans laquelle travaille Jeanne. Surtout, la première scène chantée est une scène de groupe, celle des «Employés de ménage», chargée d'un message de contestation sociale. Toutes ces promesses d'inscription dans une communauté ne seront pas tenues. Et pour cause: le lien au collectif est quelque peu perdu. Jeanne ne fait que passer dans le ballet des employés de ménage et ne se rend pas à la manifestation d'Act-Up, contrairement à ce qu'elle avait promis à François. Ses intérêts amoureux prennent le dessus et Jeanne ne fera appel à l'association que pour résoudre ses problèmes intimes. Suggérant d'organiser une manifestation pour retrouver Olivier, elle met clairement l'action collective au service de sa personne.

Le film n'est pas pour autant une apologie de l'individualisme et du repli sur soi, comme le révèle la musique. Alors que l'on trouvait chez Demy des variations sur un même thème, la musique de **Jeanne et le garçon formidable**, composée par Philippe Miller, est une mosaïque de chansons aux inspirations esthétiques et culturelles diverses (...). Cette musique est à l'image de Jeanne, jeune femme qui puise partout où elle peut l'énergie de se construire et de trouver la force d'aller de l'avant, faisant fi de ce qui pourrait l'arrêter dans son élan : la maladie d'Olivier, le bouquet de fleurs d'un garçon dont elle n'est pas amoureuse, un vieux grognon qui lui reproche de l'avoir bousculé en pénétrant trop brusquement dans la rame du métro où elle va apprendre la mort d'Olivier. Cette même rapidité de mouvement l'avait fait percuter le grand

Amour en la faisant atterrir sur les genoux d'Olivier... C'est que l'histoire de Jeanne est aussi celle de l'acceptation de l'ambivalence de l'existence, qui, d'un même mouvement, lui fait découvrir l'amour et sa perte.

Incontestablement, Ducastel et Martineau ne sont pas dans l'ombre de Demy: ils se sont épanouis à sa lumière, y trouvant une vitalité propre qui leur permet de réaliser une comédie musicale passionnante parce qu'elle fait entrer en résonance notre époque, fantaisiste et légère avec ses pas discrètement dansés et ses saynètes volées au temps, foncièrement émouvante parce que travaillée par une profonde mélancolie qui traverse tout le film et finit par faire trébucher Jeanne dans une allée du cimetière. Mais déjà s'amorce un sourire sur son visage. A l'heure qu'il est, nul doute que Jeanne est repartie dans le tourbillon de la vie, forte de cette rencontre amoureuse qui était un premier pas -de danse- vers l'Autre.

Claire Vassé
Positif n°447 - mai 1998

(...) C'est quand il ose se coltiner aux limites de la bienséance et du bon goût que le film se montre le plus fidèle à Demy, mais aussi le plus convaincant, et non quand il reste frileux et refuse les conventions du mélodrame ou du drame. (...) Evidemment, cela ne va pas sans danger (...). Car à vouloir trop (bien) rendre hommage, en accumulant les clin d'oeil, on finit par parodier. (...) C'est là le plus gros défaut du film : il est difficile de s'y laisser aller à pleurer parce qu'il est trop référentiel. (...) Si politiser la comédie musicale est une bonne chose (Demy ne s'en privait pas), l'illusion ne doit pas en pâtir. (...)

Jean-Baptiste Morain
*Les Inrockuptibles n°148
du 22 au 28 Avril 1998*

(...) Si le film réussit parfaitement à nouer l'émotion dans l'espace intime et lyrique des duos de la passion, il défaille souvent à occuper harmonieusement les espaces plus larges, à chorégraphier les scènes de comédie. Il faut dépasser le premier quart d'heure, un peu clip (aussi pour se détacher de ses références), et arriver à la scène-Seine où Jeanne reçoit la confiance-complainte de François (...) militant d'Act-up, sur le deuil difficile de son amour mort du sida. Alors on tombe (...) sous le charme empoisonné du film.

Camille Taboulay
Cahiers du cinéma n°523 - avril 1998

Propos des réalisateurs

Jacques : nous avons voulu faire un film à la fois triste et joyeux sur le plaisir de vivre, un film qui chante la beauté de la vie et l'horreur du sida, un film qui murmure avec insistance : ça vaut la peine de vivre, alors faites attention à vous... (...) ce qui est sûr, c'est que l'idée de départ était de faire une comédie musicale et que la seule histoire qu'il m'importait de raconter était celle-ci, j'ai mélangé les deux et je n'ai jamais eu aucun problème avec ça.

Olivier : Je suis comme vous vous en doutez un fan, un fou des films de Jacques Demy et, si j'apprécie les comédies musicales américaines, elles m'ennuient parfois un peu, peut-être parce qu'elles ne sont le plus souvent que des divertissements. On peut chanter des choses tragiques à l'Opéra pour quoi pas dans une comédie musicale ?

Jacques : (...) Jeanne n'est pas une marginale, elle est juste une jeune fille d'un milieu populaire comme le plus grand nombre d'entre nous d'ailleurs. (...)

Olivier : (...) La première vraie rencontre

amoureuse de sa vie avec Olivier va l'ouvrir à une autre dimension de la vie, au don, à la perte, et en ce sens son parcours est celui d'une initiation. (...)

Jacques : (...) Militer à ActUp est évidemment une excellente façon d'aborder la question du sida, mais cela ne résout pas tout. Je n'avais pas envie de faire un film sur le militantisme : il y a de très beaux documentaires là-dessus. (...) Je voulais raconter de la façon la plus crue possible ce qui nous est arrivé à nous, à notre génération, (...)

Olivier : (...) je trouve important que le personnage de Jeanne ne souffre d'aucun préjugé. Quand Olivier lui annonce qu'il est séropo, elle lui répond «c'est pas grave, on a mis des préservatifs». Ça peut sembler d'une légèreté effroyable mais c'est charmant et surtout aimant, au fond le sida, ça ne change rien et ça change tout. (...)

Jacques : (...) J'ai écrit «**Jeanne et le garçon formidable**» tout seul, très vite, dans un quasi état d'urgence (...) alors que je militais à ActUp depuis plusieurs années.

(...) Nous avons choisi tous les acteurs du film sur leur capacité à chanter, sauf pour Virginie (...) Virginie n'est pas chanteuse et le rôle de Jeanne comporte 9 chansons dans des styles très différents (...) Nous avons préféré faire appel à une chanteuse professionnelle : Elise Caron. (...)

(...) [formidable], j'aime beaucoup ce mot (...) étymologiquement, formidable veut dire «ce qui fait peur». Les rencontres les plus fortes ont lieu avec des gens formidables qui nous subjuguent et donc font peur car ils ont quelque chose. Olivier : Quand on a cherché un titre, je désirais vraiment pour une question de sonorité que ce mot soit dans le titre. Il y a plusieurs couleurs dans le film et je trouvais que c'était beau d'annoncer cette couleur là, celle de formidable ! A une époque ça a failli s'appeler «Olivier a le sida» ! C'est bizarre mais ça faisait un peu peur aux financiers !

Dossier distributeur

Les réalisateurs

Jacques Martineau

Né le 8 juillet 1963. Titulaire de l'agrégation de lettres modernes. A reçu une formation musicale de chanteur lyrique.

Jeanne et le garçon formidable est son premier scénario. Depuis il a participé comme dialoguiste à l'écriture du scénario du deuxième long métrage de Jean-Paul Salomé, **Restons groupés**.

Olivier Ducastel

Né le 23 février 1962. Ancien élève de l'IDHEC, diplômé d'études et de recherches cinématographiques à l'université de Paris III. A suivi une carrière de monteur : assistant de Sabine Mamou sur **Trois places pour le 26** de Jacques Demy, monteur de documentaires dont **L'Homme libre** d'Anette Dutertre et de **Nous les enfants du XXème siècle**, de Vitali Kanevski. Il a été monteur son.

Dossier distributeur

Filmographie

Le goût de plaire
court métrage

Documents disponibles au France

Gazette Utopia-n°181-du 22 avril au 19 mai 1998

Positif-n°447-mai 1998

Cahiers du cinéma-n°523-avril 1998

Aden- n°30 22 au 28 avril 1998

Le Monde jeudi 23 avril 1998

Télérama-n°2519-22 avril 1998

Les Inrockuptibles n°148- du 22 au 28 avril 1998

Libération-mercredi 22 avril 1998

Dossier distributeur